

Pauline Labrande

Pêle-mêle

Nouvelles



L'oublié

Sortant subitement de son profond sommeil, il ouvrit les yeux. Ce qu'il vit fut d'abord trouble, comme si sa vue était voilée d'un épais brouillard. Puis, la brume se dissipa, et les choses furent plus nettes. A son grand malheur : tout avait changé. Autour de lui rien, personne. Le vide, le silence, le néant. Pas un bruit, pas un mouvement, pas un signe de vie. Combien de temps était-il resté inconscient ? Qu'étaient devenus tous les autres ? Etaient-ils morts ? Etaient-ils partis ? Mais pour aller où ? Que s'était-il passé ? Il ne se souvenait de rien. Un trou de mémoire gigantesque, béant, de la profondeur d'un abîme sans fond. Il y avait eu le fléau. De nombreux morts. Il avait vu son frère être désintégré sous ses yeux. Et puis plus rien. Le noir.

Il avait sombré dans un profond coma une dizaine d'années auparavant. Lors de ce que les historiens appelleront « l'ère hormonale » ou « la dure période de l'Adolescence ». Plus fragile que d'autres, parce que petit et chétif, il avait succombé au fléau parmi les premiers, et avait sombré dans un sommeil pathologique. Les conditions de vie n'étaient plus

adaptées à ceux de son espèce. Ceux qui n'étaient pas morts avaient dû s'enfuir, partir s'installer ailleurs, là où le climat leur convenait mieux. Lui seul était resté. On le croyait mort, on l'avait laissé là. Il était sorti par miracle de son état d'inconscience, mais à présent il était seul, perdu, et ses chances de survie dans ce milieu devenu hostile, dans cette atmosphère devenue irrespirable, étaient infimes.

Il erra en long, en large et en travers, dans un sens puis dans l'autre, tournant en rond sans même s'en rendre compte, à la recherche d'une vie, d'un mouvement, espérant encore au fond de lui rencontrer un de ses semblables, quelqu'un de son espèce qui aurait survécu. Il chercha partout, courut, pleura, appela, hurla... Mais seul l'écho lui répondait dans cet espace clos et vide, dans cet immense creux désert. Il s'écroula enfin, épuisé. L'angoisse avait fait place au désespoir. Il resta un long moment immobile, laissant sécher ses larmes au vent frais. Il imaginait le reste de sa vie dans le gouffre amer de sa solitude, s'il ne succombait pas à cet insoutenable climat.

Il était donc le dernier de sa race. Le survivant. Mais à quoi bon s'il n'avait personne avec qui partager ça ? Qu'avaient bien pu devenir les autres ? Il n'y avait aucun corps, pas un reste. Le temps avait dû faire son office, décomposant prématurément les masses sans vie de ses amis, de sa famille... A moins que certains n'aient réussi à fuir. Un sursaut d'espoir le souleva. Il inspira de toutes ses forces, et cria, d'une voix tonnante et orageuse, dans un souffle douloureux : « Où êtes voooooooooous ? ».

Son appel fut entendu.

« Baissez la musique, j'ai entendu quelque chose !

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Allez, viens ici et reprends un verre, le match va bientôt reprendre !

– Non, je vous jure, j'ai entendu quelqu'un crier !

– Arrête tes conneries, tu délires mon vieux ! Tu sais bien que c'est impossible, nous sommes tous ici. Il n'y a personne ailleurs depuis des années, depuis... le fléau.

– Et si quelqu'un avait survécu ?

– Je te dis que c'est impossible. Aucun de nous n'est constitué pour pouvoir survivre ailleurs qu'ici. Tu as dû rêver. Laisse tomber je te dis, tiens, bois un coup, ça te fera oublier tes bêtises !

– Je voudrais quand même en avoir le cœur net ! Eteignez la musique. Merci. Maintenant silence, je vais appeler et on verra bien si quelqu'un me répond.

– Ok, vas-y.

– Chut... Il y a quelqu'un ? !!!

– Eh, ne crie pas si fort, tu vas nous rendre sourds ! Déjà que... »

Une voix ! Il n'avait pas rêvé, il avait bien entendu une voix ! A moins qu'il ne l'ait imaginée... Mais non, c'était réel, bien réel, on avait demandé « Il y a quelqu'un ? ». Ça venait du sud. Un autre survivant ! Il n'était pas seul ! Il se tourna dans la direction d'où venait la voix, cette voix de l'espoir, cette voix salvatrice qui lui ouvrait de nouvelles possibilités, pour un avenir qui ne serait peut-être finalement pas voué à une mort prochaine, ni à une solitude éternelle. Quel bonheur ! Quelle joie ! Il mit ses mains en porte-

voix autour de sa bouche, pour mieux diriger le son de ses paroles : « Je suis làààààààà ! »

Tous se regardèrent. Murmure de stupeur.

« Ben ça alors, tu avais raison ! Y a bien quelqu'un. J'y crois pas !

– Je vous l'avais bien dit !

– Mais d'où sort-il celui-là ? Comment a-t-il pu survivre ?

– En plus on dirait que la voix vient du nord. Impossible qu'il reste quelqu'un là-bas !

– Impossible, c'est clair. Tu veux une bière ?

– Attendez les gars, je connais cette voix, moi ! C'est celle de mon cousin ! Mon petit cousin ! Oui, j'en suis sûr ! C'est lui ! Je le croyais mort depuis toutes ces années, mais il est là aujourd'hui ! Pourquoi, comment, on s'en fout ! Il est vivant !

– Dis-lui où on est. Faut vite qu'il nous rejoigne, parce qu'il ne va pas faire long feu dans les régions du nord à mon avis.

– T'as raison. Hé ! Cousin ! Viens ! On est tous en bas ! Tout droit vers le sud, tu ne peux pas nous rater ! »

« J'arrive ! » répondit-il gonflé de joie. Et il n'eut aucun mal à trouver le chemin qui le mena aux siens, avec lesquels il put finir ses jours dans l'insouciance, l'oisiveté et la tranquillité.

Comment ce pauvre petit neurone aurait-il pu survivre dans le cerveau d'un homme ?

C'est la vie !

Dès que Léo la vit, il se mit à la haïr : elle était laide, son visage rouge ruisselait de transpiration, ses cheveux hirsutes collaient à son front. Cette femme était un monstre ! Et dans les deux sens du terme, car non seulement son aspect physique était répugnant, mais surtout, c'était elle qui avait condamné Léo à l'exil. Lui qui était innocent de toute faute, lui qui n'avait jamais fait de mal à une mouche, jamais prononcé un mot plus haut que l'autre... Elle, et ceux qui l'aidaient, l'avaient expulsé avec force et violence, dans un bain de sang. Pourquoi tant de haine ? Pourquoi tant de souffrance ? Pourquoi lui ? Quelle injustice ! Il n'avait rien fait pour mériter ça. D'ailleurs, qui pourrait faire quelque chose d'assez grave pour mériter un tel châtiment ? C'était inhumain !

Depuis toujours, Léo vivait tranquillement, dans le calme, le silence et la sérénité d'un endroit confortable, chaud, dans lequel il ressentait un bien être extraordinaire et imperturbable, où il était heureux en toute simplicité, loin des vices de l'homme, de la violence, de la peine, de l'hypocrisie.

Dans son cocon, il savourait sa solitude paisiblement, sans faire jamais trop d'efforts, sans se presser, ne connaissant ni le stress ni l'angoisse ni l'inquiétude, ne discutant qu'avec lui-même, ne faisant face qu'à ses propres pensées. Il n'avait jamais ennuyé personne, il était toujours resté chez lui, sans rien demander à quiconque. Alors pourquoi cette monstrueuse et méchante femme exigeait-elle à présent qu'il fût expulsé ? Il ne comprenait pas.

Non satisfaite du mal qu'elle pouvait lui faire, parce qu'il fallait que ses souffrances soient à leur comble, elle fit appel à des hommes d'une taille et d'une force immenses, pour l'aider à mettre dehors le pauvre Léo, à l'emmener et à le torturer. Il fut pressé, poussé, saisi, ballotté entre des mains de géants qui, après l'avoir forcé à sortir, le traînèrent dans un endroit où ils le rendirent presque aveugle avec une lumière intense et éblouissante, au point que le supplicié n'en avait jamais vu de pareille et ne pensait même pas que cela pût exister. Léo ne cessait de pleurer, de hurler, de se débattre, mais rien n'y faisait. Personne ne venait à son secours. Tous ces géants ne lui voulaient que du mal. Nul n'avait pitié de lui, ses cris se perdaient dans le désert de leur indifférence inhumaine. Il avait froid. On le renversa, on le secoua, on le retourna, on l'examina comme s'il était un rat de laboratoire. Pourquoi tant de violence à son égard, mais aussi pourquoi tant d'intérêt ?

Enfin, après maints supplices injustifiés, on le ramena tout près de l'endroit d'où on l'avait arraché. Gonflé d'espoir, il imagina alors qu'il allait pouvoir reprendre sa paisible vie d'avant. Mais les géants ne lui laissèrent pas le choix. Au lieu de lui permettre de

rentrer chez lui, ils le déposèrent tout près de l'immense femme monstrueuse à cause de laquelle tout était arrivé. Celle de qui sa torture avait dépendu. Celle qui avait donné l'ordre de l'expulser. Il aurait voulu la tuer, et l'aurait sans doute fait s'il en avait eu la force, mais toutes ces créatures étaient bien plus grandes et bien plus puissantes que lui. Il savait qu'il mourrait s'il tentait quoi que ce soit. Alors, tremblant et silencieux, il se soumit.

Mais dès qu'il fut au contact de la peau chaude de la géante, qui le regardait avec un sourire niais, dès qu'il fut blotti contre sa poitrine, tandis qu'elle resserrait tendrement ses bras autour de son petit corps fragile, il comprit. Elle ne lui voulait aucun mal. Elle n'avait simplement pas eu le choix, elle non plus. Il ressentait tout l'amour de cette femme qui semblait vouloir le protéger. De nouveau, il se sentait bien. Il savait que cette aventure marquerait un tournant dans sa vie, qu'il ne pourrait jamais revenir en arrière, que les dés étaient jetés, et ça le rendait nostalgique. Mais il se dit qu'il pourrait se faire à cette nouvelle vie, et qu'avec un peu d'expérience, il finirait par l'apprécier. Déjà, il se sentait irrésistiblement attiré par cette femme qui le câlinait avec tant de douceur et de précautions...

« Bonjour Léo, dit-elle à son nouveau né. »

